

ÇA ET LÀ

ÉPIQUE À MA MOITIÉ

Voici la petite pièce de vers qu'une femme a reçue de son mari, le jour anniversaire de ses noces de perles :

Je vois la moitié du monde
Se moquer de l'autre moitié ;
J'entends la moitié du monde
Se plaindre de l'autre moitié ;
On sait que la moitié du monde
Aime et trahit l'autre moitié ;
Et moi, seul au milieu du monde,
Dont je méprise la moitié,
Dédaignant les caquets du monde,
Dont je ne crois pas la moitié ;
Je veux être, en dépit du monde,
Toujours fidèle à ma moitié.

LES AVANTAGES DE LA BEAUTE

La beauté est-elle vraiment un avantage ? Pour les femmes, cela ne fait pas doute, et l'esprit le plus paradoxal n'oserait pas ouvrir sérieusement une discussion à ce propos. En ce qui concerne les hommes, la question est plus controversée. On pourrait — et c'est précisément à quoi s'ingénie un de nos confrères — citer dans l'histoire un assez grand nombre d'hommes fort laids ou difformes qui n'en ont pas moins été de très grands hommes et même des héros en des genres très divers. Esope était bossu et aussi le maréchal de Luxembourg ; Mirabeau était grêlé, et lord Byron était pied-bot. On pourrait allonger la liste indéfiniment ; mais il ne s'agit pas précisément de savoir si la laideur empêche d'être grand homme, mais si elle empêche d'être heureux. Un journal, dont le rédacteur anonyme voit les choses de haut et au point de vue optimiste, n'hésite pas à déclarer que le bonheur est absolument indépendant des avantages physiques.

« Ceux qui ont pour eux des traits aimables sont heureux, dit-il, car rien ne se voit davantage et ne se conçoit plus aisément.

« Ceux qui n'ont qu'une âme haute et belle sont heureux, car ils sont aimés de ceux qui les comprennent, et de plus, les beaux traits d'une âme durent quand ceux du visage s'effacent sous les ans.

« Et enfin, ceux qui sont laids de visage et restent sans intelligence et sans caractère ne souffrent pas d'une infériorité qu'ils ignorent, et peuvent être heureux, eux aussi. »

Il y a du vrai dans tout cela, et le bonheur, comme le soleil, luit pour tous ceux qui savent profiter de sa lumière. Mais il est un bonheur particulier, le bonheur en amour, qui semble plutôt réservé aux beaux garçons. Sans doute, on peut citer des hommes laids qui ont « fait des passions », mais combien davantage citerait-on d'hommes beaux qui ont fait des caprices ? Une vieille dame consultée par notre confrère, a beau dire qu'à ses yeux « tous les hommes sont également laids, à quelques nuances près », son opinion n'a point de valeur, puisqu'elle est vieille. Et nous en restons à cette phrase du vieux général, ministre de la guerre, de « Numa Roumestan », disant à son collègue que les jours où il voulait recueillir des regards de femme, mais là, de vrais regards, il prenait un de ses officiers d'ordonnance, jeune, ayant de l'oeil et de la dent, et il se payait une promenade à son bras.

La beauté, comme l'argent, ne fait pas le bonheur, mais elle peut y contribuer, en amour comme en toute autre matière.

LE MILLIARD

La vérité sort souvent de la bouche des enfants. Dans une réunion à laquelle assistait le petit Bob, le fils de la maison, quelqu'un posa la question suivante :

— Que feriez-vous si vous aviez un milliard ?
— Là-dessus, chacun donna son sentiment.
— Moi, dit l'un, je me retirerais dans un château et vivrais en gentilhomme fermier.
— Avec un milliard, dit un autre, je fonderais un vaste dispensaire pour tous les indigents de Paris.
— Moi, je donnerais de grandes soirées et des bals, et je vivrais dans une fête perpétuelle !
Chacun donna ainsi son avis, suivant ses goûts et ses aspirations personnelles.

Quand tout le monde eut parlé, on s'avisa de poser la même question à l'enfant.

— Toi, Bob, que ferais-tu si tu avais un milliard ?
— Je tâcherais d'en avoir un second.
Et l'on fut obligé de convenir que, vraisemblablement, c'était Bob qui avait raison.

LES CONFITURES MODERNES SANS FRUITS

On ne sait pas où s'arrêtera l'habileté des falsificateurs : on fait maintenant couramment des confitures et des gelées qui flattent particulièrement le palais, mais qui sont composées de toutes sortes de choses, et ne contiennent pas la moindre parcelle de fruits. Le produit se fabrique avec de la glucose, de l'eau, de la gélosine, pour assurer la prise de la masse et son apparence de gelée, puis de l'acide tartrique, qui ajoute au goût sucré donné par la glucose l'acidité qui est censée correspondre à la présence des fruits. On colore avec une couleur d'aniline et, enfin, on parfume avec une de ces essences qui nous donnent une admirable illusion de goût de fruit.

Parfois on complète la gelée en lui incorporant une certaine quantité de cette algue qu'on nomme agar-agar, qui vient du Japon, et qui sert effectivement à fabriquer la colle du Japon.

Et on se délecte en mangeant cette gelée !

LE PIVERT

Un curieux animal est le pivert (ou pic vert) d'Amérique. Son bec a la dureté du métal, et il s'en sert comme d'un pic (de là son nom) pour creuser des trous dans les arbres. Notre gravure représente un de ces oiseaux accroché au tronc d'un chêne.

Du matin au soir, on peut entendre dans la forêt un bruit sec que produit son bec heurtant à coups réguliers le tronc de l'arbre.

Chacun des trous que vous voyez est un petit



grenier dans lequel le pivert dépose un gland qu'il cueille sur le chêne. Car le pivert est un travailleur prévoyant, il fait ses provisions d'hiver, et l'arbre est son magasin de réserve.

En été, le pivert mange surtout des insectes, et ce n'est qu'une fois la belle saison passée qu'il a recours à son dépôt.

On rencontre surtout cet oiseau dans les forêts où abonde le chêne, car c'est son arbre préféré.

Si j'ai un conseil à vous donner, jeunes amis, c'est de faire avec vos sous ce que le pivert fait avec ses glands. Mettez-en de côté pour l'hiver, ou plutôt pour quelque moment difficile où vous pourriez en avoir besoin.

CURIEUSES COUTUMES NUPTIALES

Il est d'usage, dans certaines villes de Serbie, lorsqu'il y a dans une maison une ou plusieurs filles à marier, de suspendre dans la fenêtre principale un nombre de poupées habillées correspondant à celui des demoiselles nubiles qui l'habitent. Cette coutume sert à indiquer qu'elles cherchent un mari.

Une autre coutume serbe consiste à suspendre, en dehors de la maison, une petite gerbe de blé. C'est une croyance superstitieuse que, si la gerbe est dérobée, il y aura bientôt une noce dans la famille ; aussi, si la demoiselle à marier qui l'habite est pressée de trouver un époux, on a soin de placer la gerbe bien à la portée du soupirent.

A BAS LES BAISERS !

Quand les hommes ne savent plus quel ridicule inventer, ils forment une ligue (nous voulons parler des hommes qui ne s'occupent pas de politique).

Ce que nous en avons vu mourir, de ligues, sous les rires et les matraques des majorités !

Aux Etats-Unis naquit, un jour, près de Wichita, la ligue des « Ennemis du Baiser ». Les adhérents juraient de n'embrasser aucune des personnes qui leur étaient chères. Le baiser — disaient-ils — est une pratique anti-hygiénique. Les hommes se communiquent de lèvres à lèvres la tuberculose et toutes les maladies des muqueuses. Foin du baiser, agent de mort et agent terrible parce qu'il est agréable tout au moins à la personne qui le donne !

La guerre au baiser dura ce que durent les roses.

Puis vinrent, en Angleterre, les « Adversaires de la poignée de main ». « Quoi ! — s'écriaient les ligueurs — allons-nous toujours imiter les sauvages, qui ne peuvent se rencontrer sans échanger un frottement de nez ? La poignée de main est toujours ridicule, souvent hypocrite, parfois dangereuse. » On les laissa énumérer toutes les bonnes raisons qui motivaient leur aversion pour le « shake-hand ». Et ils finirent par tendre leur dextre comme tout le monde.

En Amérique apparut — il y a vingt ans — l'association « antithéâtrale ». Les membres de cette ligue prenaient l'engagement solennel de ne se rendre ni au théâtre ni au concert. C'était leur droit ! Mieux vaut rester chez soi qu'entendre les sottises grossières qu'expectorent les bas artistes de certains cafés-chantants. Mais nos gens voulurent contraindre le commun des mortels à partager leur aversion pour les plaisirs du spectacle, et essayèrent, par la force, de fermer les portes de quelques établissements publics. Le public, ami des grosses joies, leur martela le crâne d'importance. Et la ligue expira.

Peu après, fleurit à New-York, l'association des « Poilus ! » Las de se faire tondre et de se raser, quelques centaines de citoyens jurèrent de laisser toute liberté à leur système pileux. Cette nouveauté obtint d'abord un très grand succès. Mais les femmes, qui avaient d'abord fait fête à cette mode originale, trouvèrent fort désagréables tous les « Poilus » du nouveau monde. Et les ligueurs finirent entre les bras des barbiers.

UN TERRIBLE ROMAN VECU

Un certain nombre de journaux russes racontent l'histoire suivante, qui, si elle est vraie, offre un intérêt dramatique véritablement palpitant.

Aux environs de Bakou, un cantonnier russe était en train de casser des pierres sur une route, lorsqu'une voiture à roues caoutchoutées s'approcha de lui.

La portière s'ouvrit brusquement, et le cantonnier fut enlevé par des bras vigoureux, avant qu'il ait eu le temps d'opposer la moindre résistance.

Alors, on lui jeta un sac sur la tête, et on le poussa dans la voiture, qui partit à fond de train. Au bout d'une demi-heure environ, les chevaux s'arrêtèrent.

On fit descendre le cantonnier de la voiture, et on le fit entrer dans une maison d'assez belle apparence.

Puis, on le conduisit dans une chambre. Le mur du fond avait une large ouverture.

Une jeune femme, pâle d'effroi, y était placée.

Les individus, masqués d'ailleurs, qui avaient amené le cantonnier lui ordonnèrent de murer l'ouverture.

On avait préparé des briques, du mortier, du ciment, des outils, et, comme le cantonnier hésitait à accomplir cette épouvantable besogne, ses compagnons le menacèrent de lui brûler la cervelle... Tremblant de peur, l'ouvrier dut l'exécuter.

Lorsque son sinistre travail fut terminé, on le ramena avec les mêmes précautions mystérieuses à l'endroit où on l'avait pris, et on lui remit quelques pièces d'or.

Puis la voiture s'éloigna rapidement. Le bruit court que la femme emmurée serait une mahométane qui se serait rendue coupable d'adultère.

Il nous semble que, pour la police russe, voilà une enquête qui s'impose.

L'ESPRIT AU PALAIS DE JUSTICE

Le président. — Vous avez été frappé ?
Le plaignant. — J'ai reçu un coup de pied violent dans...
Le président. — Asseyez-vous justement sur le mot. Le tribunal a compris.